

le temps, attachées par des clous rouillés ; puis quelques chaises, une table sur laquelle étaient une nappe blanche, deux cierges allumés, et au milieu, un grand crucifix, étendant ses bras presque au niveau de la tête de la malade.

C'était une jeune fille de dix-huit ans. Elle était à moitié assise sur son lit, sa tête défaillante soutenue par quelques oreillers. Sa bouche était souriante ; elle avait le regard intelligent de l'être en possession de toutes ses facultés. Un prêtre était à côté d'elle ; il ne l'avait pas quittée depuis que le danger était devenu imminent. Un crucifix à la main il lui parlait doucement, constamment. Tantôt il l'exhortait à se jeter dans le sein de Dieu, à faire le sacrifice de sa vie ; tantôt, levant les yeux vers le ciel, il parlait à Dieu au nom de la mourante, l'appelait à son aide, le suppliant de la prendre, le remerciant de l'enlever à cette terre désolée où l'on ne rencontre que douleurs, où les larmes sont plus amères que les joies ne sont douces. Et la pieuse enfant suivait les paroles du prêtre, les faisait siennes, les répétait mot à mot en y ajoutant l'expression d'un cœur ardent qui brûle de s'unir au divin objet de son amour.

Voilà mon histoire d'Italie, et voilà ce qu'était, avant la Révolution, la foi des petits et des humbles, non seulement dans les pays catholiques jusqu'à la moëlle comme Naples, mais dans bon nombre de provinces de notre chère France. Cette foi n'apprenait pas seulement à bien vivre, elle apprenait à bien mourir, et là où elle régnait en souveraine, elle allait jusqu'à transfigurer la mort.

A un demi-siècle de distance, quel changement ! Quelle chute lamentable et profonde ! Même dans les régions et les maisons demeurées chrétiennes, combien se trouve-t-il de familles où le père, la mère, l'époux croyant et pratiquant aient le courage de faire entrevoir à leurs enfants, à leur femme, la possibilité d'une fin prochaine, de les préparer à la visite du prêtre, à la réception des derniers sacrements !

Loin de là, on s'attache à tromper le malade sur son état, à lui voiler la vérité, à lui en dérober le mérite et les espérances ; et trop souvent on aboutit à compromettre le salut d'une âme chère, pour lui épargner quelques minutes d'angoisses, aussitôt transformées en célestes consolations. Chrétiens lâches et inconséquents, parents aveugles qui s'indignent de la laïcisation des hopitaux, de l'abandon spirituel des pauvres agonisants, et arrivent eux-mêmes à laïciser la chambre de leurs mourants en empêchant le prêtre de leur apporter Dieu !

MARQUIS ANATOLE DE SÉGUR.